

L'irréversible, l'imprévisible, l'inimaginable

Ginette Michaud

Number 274, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95164ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, G. (2021). L'irréversible, l'imprévisible, l'inimaginable. *Spirale*, (274), 12–14.

L'IRRÉVERSIBLE, L'IMPRÉVISIBLE, L'INIMAGINABLE

La réflexion que j'amorçais au printemps dernier dans cette chronique consacrée à la « Psychanalyse du présent » a brusquement été interrompue par la pandémie de COVID-19 et le confinement général qui a été décrété le 13 mars. Toute pensée était désormais sous l'emprise de cet événement instituant une fracture entre la vie d'« avant » et celle d'« après », comme on l'a beaucoup entendu dire. Je me suis demandée si les textes que je souhaitais alors évoquer – ceux de Rachel Rosenblum, de Georges Didi-Huberman, de Mathieu Riboulet – seraient assez forts, assez résistants, pour tenir le coup, s'ils avaient quelque chose à nous dire sur cette illusion du temps, ce « présent » précisément, si omniprésent et pesant quand il est soudain coupé du passé et de l'avenir.

L'un des apports conceptuels les plus originaux, les plus décisifs de la pensée psychanalytique réside, on le sait, dans l'importance qu'elle accorde à la notion d'après-coup, qui bouleverse toute assurance quant au temps lui-même, désormais « *out of joint* » pour emprunter à Hamlet. Qu'est-ce qui nous arrive, et quand ? Le traumatisme empêche de donner une réponse claire à cette question, les témoignages des victimes de viol nous offrent des exemples probants de cet impact différé ; il ne nous permet plus de calculer, de prévoir l'événement : cela est-il arrivé, passé déjà ? ou encore à venir, devant nous ?

À l'instar de cette pandémie – mais on pourrait aussi penser aux cas, apparemment tout aussi uniques et exceptionnels, des attentats du 11 Septembre ou de *Charlie Hebdo* –, la singularité de tels événements est de nous placer dans la position de devoir penser au présent la répétition qui s'y insinue déjà : la « deuxième » vague – on ne dit d'ailleurs pas « seconde » car, justement, c'est l'infinité de la succession des vagues qui terrifie –, la peur de ce qui fera retour, en pire, l'effondrement à venir de quelque chose qui a déjà eu lieu. Dans *Éparses*, Georges Didi-Huberman cite le rabbin Kalonymous Shapiro qui tentait de prendre la mesure des persécutions nazies en Pologne et qui écrivait, en 1941, que « *ce qui arrive au peuple juif est ce qui lui est toujours arrivé* » et, en 1942, que « *ce qui arrive au peuple juif est ce qui ne lui est jamais arrivé* ». L'écart entre ces deux affirmations contradictoires, également vraies, tient à l'impossibilité de penser dans toutes ses extrémités et conséquences la dyschronie qui nous échoit dans l'événement. La pensée ne peut aller au bout de ce qui déborde ses perceptions, ses concepts, ses mots. Stupéfaite, médusée, elle ne cesse de se demander : mais en quel temps sommes-nous donc ? (Le collage de Réjean Ducharme *À quelle heure on meurt ?* a été renommé *À quelle heure on est mort ?* L'heure exacte échappe, la question demeure...)

SI JE TENAIS À PARLER DE CES LIVRES ENSEMBLE, C'EST PARCE QU'ILS SONT EXEMPLAIRES À MES YEUX D'UNE « PSYCHANALYSE DU PRÉSENT » [...].

Si la question du suspens et de l'interruption avait pu, avec des penseurs comme Blanchot, Benjamin et Derrida, nous devenir presque familière, du moins philosophiquement, intellectuellement, nous avons découvert au cours des derniers mois que c'est une tout autre expérience d'éprouver ce suspens affectivement. Ce que nous ne pouvons masquer – à commencer par le masque que nous portons désormais et auquel notre désir des visages ne peut s'habituer –, c'est l'épuisement qu'il y a à vivre dans l'imminence. Dans son essai posthume *Les portes de Thèbes* (Verdier, 2020) écrit au moment où il était gravement malade et qui est à la fois son adieu et son testament littéraire, Mathieu Riboulet décrit avec intensité la fatigue qui s'insinue quand « *la mélancolie du monde [...] entre dans le corps* », que ce soit sous la forme de la maladie, de la violence médicale (qui est « *une forme de violence du monde* », rappelle-t-il à juste titre) ou, ultimement, de la mort : « *C'est un jour avec et un jour sans, ça fluctue puis submerge, paralyse puis détend, enivre puis stupéfie. Cette alternance est plus épuisante encore pour le psychisme que l'imminence proprement dite. Il faut en réalité trouver la force de continuer à faire comme si. Et creuser dans son propre corps pour en faire jaillir de nouveau des possibilités de désir.* »

C'est bien ce qui s'est mis à nous atteindre dans cette étrange suspension, cette attente indéfinie. (Jusqu'à la levée du confinement en juin, je n'ai pu écrire une seule ligne : travailler, oui, à toutes sortes de tâches fastidieuses qui me sauvaient la vie, mais écrire, non.) Depuis que nous avons pénétré dans cette « *zone incertaine, chaotique, fragmentée, mais au fond presque familière* » – et c'est là ce qui est si difficile à penser dans cet événement –, nous sommes dans l'entre, dans « *une sorte de sas entre la vie que l'on a eue et celle qu'on n'aura plus* ».

Parmi les questions pressantes qu'il se pose et qui anticipent la situation qui nous est devenue paradoxalement commune par la séparation des corps dans l'espace public, Riboulet se demande lui aussi comment écrire « *dans un temps d'attentats, de violence, de respirations courtes, d'hébétudes transitoires, de confusions profuses, un temps de crépuscule* ». Confronté à sa mort prochaine, que nous lègue-t-il ? D'abord et surtout l'amour des corps, mais aussi l'urgence de penser cet intervalle, cet abyme : « *Car c'est là où j'en suis, là où se tient le texte : entre les nouveaux morts et les anciens vivants, entre la vie qu'on eut et celle qu'on n'aura plus. Là exactement. Le lieu n'est pas très agréable, le moment bien choisi, mais enfin il faut faire ce que l'histoire nous dicte quand on a renoncé à la dicter soi-même, ou à s'en donner l'illusion.* » Ce qui lui colle le plus à la peau, c'est donc la nécessité de récuser le

temps de l'histoire et ses chronologies trompeuses : « *Et l'an quinze continue, même en dix-sept où j'écris on est encore en quinze, je crois qu'on va rester un bon moment en quinze. C'est bien pour ça que les chronologies sont des fictions : on reste parfois des années dans une année.* » Pour contrer le double mal – « *maladie de soi* », « *maladie du nous* » – qui le tenaille dans son corps propre comme dans la vie collective, il faut, dit-il, écrire des livres ouverts, « *aérer les fictions, valser avec les chronologies* », « *tendre l'oreille où les mots sont vaincus* ». Leçon de la littérature, leçon de la psychanalyse.

LE FLÉAU D'IMAGINER

« *On est toujours piégé par l'Histoire, jusqu'aux replis les plus intimes de désirs qu'on imagine personnels* » : ce constat lucide de Riboulet m'est revenu en tête en lisant *Mourir d'écrire ?* (PUF, 2019), livre percutant de Rachel Rosenblum dont j'ai parlé dans ces pages (voir *Spirale*, n° 273). Je ne veux pas reprendre ici les questions de cet essai qui concernent la mémoire des traumatismes, leur transmission et leur refoulement (parfois la même opération, ainsi que le cristallise la douteuse expression « *devoir de mémoire* », rite destiné à « *oublier* » au moment même de la remémoration), mais je voudrais revenir à ce livre parce que deux ouvrages de Georges Didi-Huberman, parus presque simultanément – *Pour commencer encore* (Argol, 2019) et *Éparses* (Minuit, 2020) – viennent en quelque sorte, dans une sorte d'après-coup, prolonger cette réflexion sur les effets ambivalents du témoignage pour les victimes rescapées de traumatismes extrêmes.

Si je tenais à parler de ces livres ensemble, c'est parce qu'ils sont exemplaires à mes yeux d'une « *psychanalyse du présent* », c'est-à-dire déconstruisant la supposée actualité du présent ; c'est aussi parce que, parmi ce qui a été emporté par la pandémie, il y avait le soixante-quinzième anniversaire de la libération des camps d'extermination. On en a peu parlé, les circonstances ne s'y prêtaient pas. Et il pourra sembler inopportun, voire anachronique d'y revenir ici. Mais justement : ce sont cette anachronie, cette dyschronie, cette inactualité qui font signe. Car la psychanalyse, pensée du contretemps, nous enjoint de ne pas penser en avoir fini avec cette histoire. Là encore, il y va d'une question d'imminence, celle de la disparition des témoins et des survivants. « *Comment*

nous-mêmes, héritiers de cette histoire, serons-nous capables, nous aussi, de transmettre à nos enfants la force de n'avoir pas peur d'imaginer, de savoir, de nous émouvoir face à elle, bref, de répondre au présent – éthiquement, politiquement – au feu d'une telle histoire ?» demande Didi-Huberman dans *Éparses*.

Cette question hante à la fois la réflexion psychanalytique de Rosenblum et l'essai de Didi-Huberman, qui, après avoir fait le voyage à Auschwitz et en avoir donné le récit dans *Écorces* (Minuit, 2011), répond à l'impulsion du « retour au lieu » sept ans plus tard, cette fois à Varsovie, pour méditer sur les traces du ghetto juif disparu, documents, photographies, lettres conservés, sauvés, dans les archives d'Emanuel Ringelblum. De manière significative, ce récit se double – mais « à côté », dans un livre jumeau – d'un long entretien autobiographique dans lequel Didi-Huberman fait aussi retour sur « les lieux de mémoire » de son enfance dans la ville minière de Saint-Étienne et réfléchit sur la « *brisure généalogique qui [l]e constitue* » à partir des deux horizons juifs hétérogènes de ses lignées familiales – la Pologne pour sa mère, « *bloc de silence ashkénaze* » ; Djerba et le désert tunisien pour son père, « *ornementation séfarade infinie* » –, qui résonnent jusque dans son nom clivé, « *géméné* », et son prénom (« *Ge-or-ges* », ou comment « *être hors-jeu de son propre lieu de naissance* »). Ce qu'il découvre dans ces archives documentant l'insurrection du ghetto de Varsovie – photographies souvent floues, « *ratées* », effacées par les larmes et l'humidité, « *Pauvres papiers jaunis. Feuilles éparées, à la fois mortelles et rescapées. Feuilles sèches et écorces tombées d'un arbre généalogique lui-même inséparable de cette vaste forêt qu'on appelle l'histoire* » –, ce sont des actes de résistance, des « *acte[s] de papier* » qui racontent une histoire pour qui sait « *écouter les voix des naufragés* », laisser résonner en lui « *une souffrance trop grande pour être racontée. L'impossibilité, par conséquent, de transmettre un récit jusqu'au bout* ».

Et c'est en ce point improbable que les livres de Riboulet et de Didi-Huberman se rencontrent. Attentifs tous deux aux « *positions psychiques que chacun est susceptible de tenir au creux d'une seule, d'une simple expérience émotionnelle* », ils ne se détournent pas du trouble de penser, du mal à dire qu'ils éprouvent : « *[...] je me voyais flou. Mais bientôt cette situation étrangement se renversa : quelque chose comme une nouvelle lucidité allait bientôt prendre le relais* », écrit Didi-Huberman en auto-analysant ce qu'on pourrait appeler sa « *scène du miroir* », scène qui lui permet d'imaginer le mouvement pour « *franchir les limites de [s]a propre clôture émotionnelle* » et

dont il tire une leçon qui est à la fois éthique et esthétique. « *Mais l'imagination – cette faculté qui est éthique avant même que d'avoir à s'exercer littérairement ou artistiquement, par exemple – travaille de toute façon dans la dimension du défi, de l'exigence, de l'impossible saisie. On ne possède pas ce qu'on imagine. On imagine éparsement, lacunairement. On imagine à grand-peine, on ressasse infiniment, on demeure en défaut. [...] Exercer son imagination relèverait en fin de compte, non de la fantaisie personnelle, mais du défi de savoir quelque chose qui ne nous est pas donné immédiatement, clairement ou distinctement.* »

Ces trois essais parlent, chacun à sa manière, du « *fléau d'imaginer* » – l'expression vient d'un autre livre de Didi-Huberman, *Mémoire de la peste* (Christian Bourgois, 1983 ; rééd. 2006), qu'on pourrait relire en ces temps de pandémie – nous incombant devant un événement (qu'il soit micrologique ou macrologique, l'échelle importe peu) qui ne se laisse pas saisir, reste flou même si on tente d'y voir clair. « *C'est comme si l'imagination se trouvait, soit complètement bloquée par l'énormité du réel, soit complètement déliée de lui – de soi-même –, comme pour en dénier l'implacable logique* », observe Didi-Huberman dans *Éparses*. S'affolent alors « *tous les processus psychiques de méconnaissance voulue* », rumeurs, fausses nouvelles, « *constructions paranoïaques* », « *sophismes extravagants* », « *annonces miraculeuses* ». Mais c'est la photo « *ratée* » qui nous fait entrevoir la vérité, qui lève la chape de plomb de l'inimaginable : « *[l]i y a, en effet, des choses, des êtres ou des événements pour lesquels il ne sert à rien de vouloir "faire le point", à tous les sens que peut prendre, optiquement ou épistémologiquement, une telle expression. Et pourquoi cela ? Parce qu'un réel s'en est mêlé, qui compliquait singulièrement la réalité du document lui-même et, par voie de conséquence, sa condition de lisibilité.* » Il faut dès lors renoncer à « *faire le point* » pour plutôt comprendre que le flou n'est pas un état passager qui céderait à la lucidité, mais la condition même pour qu'une vérité apparaisse sous le mode visible-invisible, fugitif, qui lui est propre : comme une « *aperçue* » dont on ne sera jamais assuré de savoir ce qui s'est passé sous nos yeux – si même c'est assez passé pour faire maintenant partie du passé.